



Un troupeau de bisons se désaltérait... (Page 239.)

je craindrais peut-être votre disgrâce; mais vous me jugez en véritable ami, c'est-à-dire que vous me trouvez bon pour l'infortune, voilà tout. C'est déjà immense et précieux, je le sais; mais, en vérité, j'ai bien le droit de vous demander de me confier de temps en temps les choses heureuses qui vous arrivent et auxquelles je prendrais part, vous le savez, plus qu'à celles qui m'arrivent à moi-même.

— Mon cher prélat, dit en riant Fouquet, mes secrets sont par trop profanes pour que je les confie à un évêque, si mondain qu'il soit.

— Bah! en confession?

— Oh! je rougirais trop, si vous étiez mon confesseur.

— La suite au prochain numéro. —

BRAS D'ACIER

PAR

ALFRED DE BRÉHAT

(Suite.)

XXXVIII

Grâce aux moyens de transport qu'on leur avait procurés, les compagnons de Bras d'Acier firent de longues journées de marche. Bientôt ils se trouvèrent dans des parages fréquentés et rencontrèrent des habitations. A partir de ce moment, ils n'avaient plus à redouter que des hommes de la même race qu'eux-mêmes, car les Indiens *mansos* (soumis) étaient les seuls qui s'offrissent désormais à leurs regards.

Malgré les longues traites qu'ils faisaient

chaque jour, ils reprirent promptement leurs forces. Qu'était-ce, en effet, qu'une pareille fatigue pour des gens qui venaient de mener une existence si occupée, si remplie de travaux pénibles, de dangers et de privations?

Benito, Cradle, Bucolick et Vandeilles voyaient avec bonheur approcher le moment tant désiré de se reposer et de jouir du fruit de leurs travaux. Pablo seul devenait plus sombre à mesure que l'on approchait de San-Francisco.

Encore quelques jours, et il lui faudrait se séparer de Berthe et dire adieu pour jamais à cette existence qu'il avait trouvée si douce jusque dans ses dangers, puisqu'il les partageait avec celle qu'il aimait. Chaque jour, chaque minute s'écoulait pour le créole avec une rapidité désespérante.

Il ne comprenait pas qu'il pût vivre encore lorsqu'il ne verrait plus madame Vandeilles. Il lui semblait qu'en lui enlevant la présence et le doux sourire de la jeune femme, on allait lui arracher le cœur et l'air qu'il respirait.

Berthe ne devinait que trop ce qui se passait dans le cœur de Bras d'Acier. Son regard attristé répondait à celui du créole. Elle non plus ne comprenait pas la vie loin de l'ami qui lui avait montré tant de dévouement et tant d'amour. Elle passait les nuits à pleurer. Bien souvent, elle n'osait même plus prier, de peur qu'une pensée coupable ne se glissât parmi les prières qu'elle adressait au Seigneur.

Sans se rendre compte de ce qui se passait dans le cœur des deux amants, Vandeilles sentait que Berthe aimait M. de Verrières. Froissé dans sa vanité plus encore peut-être que dans son affection pour sa femme, Vandeilles avait des accès de rage qui le rendaient fou. Par instants il eût presque souhaité que Berthe fût coupable pour avoir le droit de la punir, elle et son complice. Mais que faire, que dire à une femme dont la conduite ne donne prise à aucun blâme, et dont le cœur seul est coupable? Malgré l'injustice commune à chacun lorsqu'il s'agit de sa propre cause, Vandeilles

ne pouvait se dissimuler ni le courage et la vertu de sa femme, ni la noble et loyale conduite de Bras d'Acier. Ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, il cherchait à amoindrir le dévouement de son rival; mais, au fond du cœur, il était forcé de le reconnaître. Loin de lui en savoir gré, il lui en voulait davantage, de cette noblesse de sentiments sous laquelle lui-même se sentait écrasé.

Dans certains moments, il eût été capable de se faire tuer pour Pablo; dans d'autres, il l'aurait tué de sa propre main. Aussi aspirait-il avec impatience au moment d'arriver à San-Francisco et se promettait-il de partir aussitôt pour la France, afin de rompre ses relations avec Bras d'Acier. Dans ses fréquents moments d'emportement, il lui échappait souvent de faire allusion à ce projet de départ, que Berthe ne connaissait que trop et qui désespérait la pauvre femme.

Quant à Benito, cinq ou six jours avant d'arriver à San-Francisco, il annonça sa résolution de se séparer de ses compagnons et de gagner Monterey. Rosina s'y opposa formellement.

— Non, dit-elle au capataz, il faut continuer jusqu'à San-Francisco. Notre situation à tous deux offense les lois de Dieu, et nous devons y mettre ordre. Il faut qu'un prêtre consacre notre union.

— Dis-tu vrai? s'écria Benito. Tu consens à être ma femme devant Dieu?

— Oui, Benito.

— Toi!... mais non, c'est impossible; c'est une ruse, un prétexte pour rester plus longtemps avec cet homme, que je hais autant que je t'aime.

— Non, Benito, je t'ai dit vrai.

— Tu me jures qu'en arrivant à San-Francisco tu deviendras ma femme?

— Je le jure.

— Mais à Monterey aussi, on peut bénir notre union.

— Je veux être mariée à San-Francisco. A Monterey il y a des amis de ma famille, et je ne veux pas.